



*Couronne de feuilles de lierre et corymbes en or.*  
Troisième quart du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., or, diamètre : 33 cm.  
Apollonia. Musée archéologique, Thessalonique.

PAR EMMANUEL DAYDÉ

# L'EXIL ET LE ROYAUME

MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.

DU 13 OCTOBRE 2011 AU 16 JANVIER 2012.



# D'ALEXANDRE

*Au royaume d'Alexandre le Grand : la Macédoine antique.*

Commissariat : Sophie Descamps, Maria Akamati, Lillian Acheilara et Polyxeni Adam-Véleni.



Des couronnes d'or et quelque 500 objets sortis de terre rassemblés au Louvre commencent à peine à donner une idée de la splendeur de la Macédoine antique. Pour retrouver le royaume oublié d'Alexandre, c'est en Grèce du Nord qu'il faut néanmoins se rendre, au cœur de la création grecque, là où la 3<sup>e</sup> Biennale de Thessalonique prend les chemins de l'Arabie.

Chios, Rhodes et Cos refusent de verser des taxes à Athènes. Athènes elle-même ne veut plus payer. Supportant déjà mal l'impôt exceptionnel décrété sur la fortune, les riches Athéniens rechignent désormais à assumer les frais des dépenses d'intérêt public que les nouvelles lois font peser sur eux. Quant aux pauvres, ils demandent à la cité de pourvoir à leur entretien mais ne veulent plus, en échange, avoir à prendre la mer. « C'est une erreur, déclare l'économiste grec Xénophon dans son opuscule *Sur les revenus*, de croire qu'Athènes a besoin de dominer injustement les autres Grecs pour faire vivre la masse du peuple. » La crise est bien réelle, mais elle ne se situe pas, comme on pourrait le croire, à l'automne 2011 ap. J.-C ; nous sommes en 357 av. J.-C, au moment où Athènes cède à la pression perse en mettant fin à sa politique impérialiste, et où Philippe II de Macédoine s'empare, à la pointe des longues sarisses de ses phalanges, d'Amphipolis, la ville clé de la Thrace que les Athéniens tentaient vainement de reconquérir.

L'an 357 av. J.-C marque le début de l'hégémonie macédonienne sur les cités-États grecques. Démosthène aura beau se mettre des cailloux dans la bouche pour tenter de secouer l'apathie de la foule avec ses harangues « contre Philippe », traitant le roi macédonien de « barbare et d'ivrogne » et considérant toute sa politique comme un complot contre Athènes, rien n'y fera. À Chéronée, en août 338 av. J.-C, le fils de Philippe, un jeune Alexandre de 18 ans, enfonce les lignes grecques à la tête de sa cavalerie. Ayant écrasé là une ultime armée de coalition, rassemblée autour d'Athènes et de Thèbes, Pella, la capitale du royaume de Macédoine, met fin à l'autonomie des autres cités grecques. Si tu veux la paix, prépare la guerre. La concorde établie sur toute la Grèce nouvellement confédérée permet au roi d'enrôler ses nouveaux alliés dans ce qui constitue le grand projet de son règne : la guerre panhellénique contre la Perse. Ayant à peine posé un premier pied victorieux en Asie, et déjà accueilli comme un dieu et un libérateur par la ville d'Éphèse, le roi de Macédoine est brutalement assassiné deux ans plus tard, au mois de juillet. Alors qu'il entre solennellement dans le théâtre d'Aigai, la ville de ses ancêtres, lors du mariage de sa fille Cléopâtre avec

*Figurine féminine en terre cuite.*

Fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., terre cuite, 22 x 7 x 8 cm.

Néa Potidaia (Potidée), lieu-dit Pétriotika, sarcophage D.

Musée archéologique, Thessalonique.



le roi d'Épire, Philippe est poignardé par son amant et courtisan Pausanias. Qu'il ait été ou non impliqué dans le complot, Alexandre III, fils de Philippe et d'Olympias, ne mettra guère plus de deux ans à reprendre la conquête entamée à l'est. Il deviendra Alexandre le Grand durant l'épopée homérique que l'on sait, qui mènera ce nouvel Achille aux portes de l'Inde.

Jusqu'à Léon Heuzey, cet extraordinaire royaume grec antique demeurait pourtant *terra incognita*. Aucune architecture civile n'ayant été conservée, et des débris de l'ancienne puissance ne demeurant qu'à l'état de réemplois dans d'autres monuments, la Macédoine n'apparaissait pas même valoir un coup de pioche. Ce n'est d'ailleurs pas pour la révéler que l'archéologue, assisté de l'architecte Honoré Daumet, s'y rend en 1861, mais pour y rechercher les traces de Pharsale et des champs de batailles des guerres civiles romaines. Autorisé néanmoins par Napoléon III à consacrer plusieurs semaines de sa mission de topographie historique à l'étude de quelques vestiges grecs antiques, Heuzey, bravant la malaria, met à jour à Vergina des tombes inédites, d'un type nouveau dit « macédonien », voûtées, à façades et à portes de marbre, ainsi que les deux ailes d'un mystérieux édifice. Fasciné par sa découverte, sur ce site inconnu, alors communément appelé Palatitza (le palais), il n'en comprend alors ni la signification ni l'importance. Et sa prospection demeure sans lendemain. Les fouilles effectuées en Macédoine ne procèdent ensuite pas tant des archéologues que des militaires alliés, occupés à creuser des tranchées autour de Thessalonique, en

pleine Première Guerre mondiale. Sans la fascination exercée par Alexandre le Grand sur le général Sarail, qui crée en 1916 le service archéologique de l'armée d'Orient et vient assister personnellement sur le terrain à l'ouverture de quelques sarcophages, l'officier français Léon Rey n'aurait sans doute jamais pu diriger les premières fouilles archéologiques de *tombeaux* préhistoriques, et prouver ainsi l'existence d'un noyau de premières dynasties royales, dès la fin de l'âge du bronze. De même, sans l'exploration menée à bien par Manolis Andronikos sur le Grand Tumulus de Vergina à partir des années 1960, et la découverte de tombes royales, d'un théâtre (celui-là même où périt Philippe) et de bases d'offrande, jamais l'antique Aigai, berceau de la dynastie des Téménides depuis le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, n'aurait été retrouvée derrière l'appellation de Palatitza.

C'est néanmoins la découverte en 1977 de la tombe supposée de Philippe II, restée inviolée depuis 336 av. J.-C, au sein du Grand Tumulus de 110 m de diamètre et de 12 m de haut d'Aigai – qui avait tant impressionné Léon Heuzey en son temps –, qui a rendu la Macédoine antique au monde. Le trépied, la coupelle et la très élégante œnochoé en argent à tête de Silène provenant de cette tombe, aujourd'hui exposés au Louvre, rendent imparfaitement compte de l'absolue →

Christina Georgiou.

*Eternal return.*

Performance réalisée le 21 septembre 2011.

*Biennale* : 3, Biennale d'art contemporain de Thessalonique.



splendeur de cette découverte. Car celle-ci demeure comparable, toutes proportions gardées, à celle de Toutankhamon en Égypte (et que la tombe en question soit celle de Philippe II ou de Philippe III Arrhidée, demi-frère débile d'Alexandre le Grand, comme l'ont prétendu sans convaincre certains savants, cherchant à contredire Andronikos). Outre une très riche collection d'armes, la tombe « de Philippe II » renferme ainsi d'incroyables objets d'orfèvrerie, comme une couronne de feuilles de chêne en or évanescente, un lit en or et ivoire sculpté à son effigie, un larnax en or massif de 10 kg, cercueil miniature destiné à recueillir les cendres du défunt, et sur laquelle figure le désormais célèbre soleil de Vergina à 12 branches. Ce temple funéraire royal grandiose s'orne aussi de peintures qui ont gardé, ensevelies sous la terre, des qualités de fraîcheur exceptionnelles, et ce malgré un mauvais état général de conservation (qui donne à la fresque de *La Chasse* l'aspect de *La Cène* de Léonard). La peinture grecque antique, que l'on croyait définitivement perdue, et que l'on ne connaissait qu'au travers des copies provinciales tardives de Pompéi, ressurgit d'un seul coup au grand jour, démontrant une maîtrise étonnante du trompe-l'œil, du clair-obscur, de la perspective et du raccourci. Si l'on voulait caractériser la peinture macédonienne du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., plutôt que d'évoquer l'art mouvant des impressionnistes ou la grandeur solennelle de Piero Della Francesca, sans doute faudrait-il parler d'« éclat ». Cette qualité essentielle, qu'Aristote différencie de la lumière dans son étude sur la perception de la couleur, et qu'il a peut-être enseignée à Alexandre, lorsqu'il était son élève à Mieza, rejoint la notion de phosphorescence. Platon parlait-il d'autre chose dans *Le Banquet*, lorsqu'il reprochait à l'illusion visuelle produite par les couleurs de s'apparenter à de « la magie » ? La peinture macédonienne ne cherche pas à constituer une réalité mais une surréalité.

Datant du règne de Philippe II, la luxueuse frise polychrome de rinceaux fleuris de la tombe d'Aineia, dont une partie est exceptionnellement montrée au Louvre, peine cependant à exprimer cette qualité, se montrant encore proche du style de peinture de la grande Grèce, en Italie du Sud. Tel n'est pas le cas du mouvementé – mais naturellement indéplaçable – *Rapt de Perséphone*, fiévreuse peinture expressionniste et existentialiste, dramatique et agitée, qui orne en Grèce du Nord les parois d'une autre tombe royale d'Aigai (sans doute celle de Nikésipolé, cinquième femme de Philippe II, morte en couches à l'âge d'environ 20 ans). On doit peut-être ce chef-d'œuvre hellénistique à Nikomakos, cet artiste que collectionneraient encore les empereurs romains 500 ans plus tard. Et que dire du stupéfiant banquet nocturne d'Aghios Athanassios, flanqué de ses immenses gardiens au bord des larmes ? L'intense explosion polychrome de ces peintures funéraires presque intactes, exhumées d'un tumulus aux alentours de Thessalonique, sous un soleil de plomb, à l'été 1994, dévoile un sentiment nouveau en Méditerranée. Le rouge intense des lèvres tout comme la douceur rose éclatante du chiton, qui viennent colorer une *Figure féminine* en terre cuite, trouvée dans la tombe macédonienne de Potidée, ou encore l'amazonachie en rouge et bleu cyan, représentée sur une *Hydrie cinénaire* trouvée dans les ruines d'Amphipolis, confirment ce rôle nouveau joué par la couleur. →

Ci-dessus : *Mosaïque de la chasse au lion*.  
325 av. J.-C., galets enduits, 200 x 340 cm.  
Maison de Dionysos (original), Pella. Musée archéologique, Pella.

Ci-contre : *Portrait d'Alexandre*.  
III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., marbre, 30 x 27 x 27 cm.  
Aux environs de Pella. Musée archéologique, Pella.





Se succédant à un rythme effréné, les découvertes effectuées en Macédoine obligent enfin à reconsidérer autrement l'histoire de l'art grec. À la suite des conquêtes de Philippe et d'Alexandre, des richesses jamais vues affluent en Grèce du Nord. Bousculé par ces nouvelles références, le travail macédonien offre, dès le dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C, un niveau de perfection illusionniste et humaniste jamais atteint en Occident, sinon à la Renaissance italienne, soit près de 2 000 ans plus tard, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Dix ans après l'excavation de la tombe de Philippe II, 1987 révèle le majestueux trône de marbre peint de la tombe d'Eurydice, grand-mère d'Alexandre. En août 2008, on retrouve, dans une urne cachée sous l'agora d'Aigai, les restes d'Héraklès, fils illégitime d'Alexandre et de la princesse perse Barsine, assassiné à l'âge de 15 ans en 309 av. J.-C par Polyperchon, éphémère régent de Macédoine. Dans cette urne remplie d'eau, une pyxide contenant des os brûlés recèle un inestimable trésor, qui palpite encore au moindre souffle d'air : une délicate et touffue couronne de 192 feuilles de chêne en or, en tout point comparable à celle de Philippe II. Malheureusement arrêtées en janvier dernier, par manque d'argent, les fouilles entamées sur le plus grand tumulus de Macédoine, à Amphipolis, pourraient bien révéler dans un avenir proche la tombe de Roxane, la première femme d'Alexandre.

La difficile succession du conquérant et les interminables guerres hellénistiques entre Téménides, Antipatrides et Antigonides auraient pu sonner le glas de la Macédoine. Le royaume survit pourtant pendant un siècle et demi aux guerres entre diadoques, les anciens généraux d'Alexandre, mais succombe finalement à l'appétit de Rome. En 168 av. J.-C, Persée, le dernier roi de la dynastie antigonide, est battu par l'armée romaine du général Paul Émile « le Macédonien » à Pydna : la Macédoine passe sous protectorat romain et se scinde en quatre républiques. À la fin du Moyen Âge cependant, profitant de la renaissance des Paléologue à Byzance aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, Thessalonique, la grande cité de la Grèce du Nord fondée par Cassandre, successeur d'Alexandre à la tête de la Macédoine, prend le second rang au sein de l'Empire byzantin. Devenue l'une des quatre plus grandes villes de l'Empire ottoman après la conquête turque, elle s'érige finalement, à l'époque moderne, en véritable capitale économique et en deuxième port de la Grèce. C'est sur elle que Theo Angelopoulos porte son « regard d'Ulysse » pluvieux, voyageur et mélancolique.

Centrée autour du Musée national d'art contemporain et de son exceptionnelle collection d'avant-garde russe, la Biennale de Thessalonique tente depuis 2007 de poursuivre l'aventure macédonienne antique, en célébrant l'art de la Méditerranée, de toutes les Méditerranées. Alexandre, sur son lit de mort, ne projetait-il pas de diriger sa conquête



vers l'Arabie ? Résolument tournée vers le monde arabe, cette Biennale vogue toujours plus au sud de la Méditerranée, entre Maghreb et Moyen-Orient. Face aux œuvres d'une cinquantaine d'artistes d'origine grecque, depuis le pionnier surréaliste Alberto Savinio jusqu'à l'animatrice digitale Katerina Athanasopoulou, le Musée macédonien d'art contemporain crée entre Thessalonique et Mascate, au Sultanat d'Oman, une caravane de projets. Les petits riens vidéo du Libanais Ziad Antar y dialoguent avec les installations mathématiques de l'émiratie Ebtisam Abdulaziz. Mais s'il fallait retenir une image emblématique de cette Biennale aux effluves orientaux, plus que la ligne verte tracée à coup de peinture sur le sol par Francis Alÿs marchant dans Jérusalem, ce pourrait être la performance dionysiaque de la Chypriote Christina Georgiou. Tenant des verres de vin à bout de bras en un difficile équilibre, la performeuse sollicite un public de bacchantes improvisées à venir sauver de la destruction ce sang des dieux. À l'image d'un Dionysos errant et étranger, dieu du vin et de la tragédie venu de l'Inde lointaine, la Grèce

moderne ne se reconnaît qu'une seule patrie : cette « *Thalatta ! Thalatta !* » (La mer ! La mer !) que les guerriers de Xénophon saluèrent tous d'un seul cri, au sortir d'une dangereuse expédition dans les montagnes hostiles de l'Arménie. Alexandre le Grand n'a peut-être pas réussi à créer un empire mais il a suscité une aventure à nulle autre pareille. Loin d'une conquête de l'Est, le désir de fusion entre Orient et Occident demeure un rêve qui, au nord de l'Olympe, ne veut pas mourir. Or, comme le rappelle Georg Baselitz, « nos rêves ont besoin d'images ». ■

Ci-contre : *Pilier hermaïque attique couronné d'un portrait.*  
160-180 ap. J.-C., marbre, 188 cm. Thessalonique.  
Musée archéologique, Thessalonique.

Ci-dessus : *Protomé – Buste de divinité féminine en terre cuite polychrome.*  
Milieu du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., terre cuite, 29 x 22 cm.  
Amphipolis, nécropole hellénistique, tombe 94.  
Musée archéologique, Amphipolis.